



HAL
open science

**Compte rendu Rachel Newcomb, Everyday Life in
Global Morocco. Bloomington, Indiana University
Press, 2017, 192 pages.**

Assia Boutaleb

► **To cite this version:**

Assia Boutaleb. Compte rendu Rachel Newcomb, Everyday Life in Global Morocco. Bloomington, Indiana University Press, 2017, 192 pages.. Critique Internationale, 2022, 1 (96), pp.207-210. halshs-03940810

HAL Id: halshs-03940810

<https://shs.hal.science/halshs-03940810>

Submitted on 16 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rachel Newcomb, *Everyday Life in Global Morocco*, Bloomington : Indiana University Press, 2017, 180p.

-----Version avant publication -----

L'anthropologie aime les familles. Détenant le monopole de l'enquête sur les parentés, elle aime aussi en décrire le rôle et les relations entre membres. Mais elle n'est jamais aussi bonne que quand elle s'attache à l'une d'entre elles pour éclairer les dynamiques sociales. Saisie par cette discipline, la famille peut être une porte d'entrée sur la culture des pauvres¹ ou encore sur l'intégration et l'immigration dans le cas français². Dans l'ouvrage de Rachel Newcomb, professeure d'anthropologie au Rollins College de Winter Parks en Floride, la famille est cette fois-ci marocaine et l'interrogation principale porte sur la mondialisation et les modalités de sa réfraction (ou pas) dans la vie quotidienne de ses membres. S'inscrivant dans le sillage tracé par A. Appadurai et synthétisé par J.X. Inda et R. Rosaldo³, Rachel Newcomb explore un questionnement anthropologique devenu un grand classique de l'analyse des sociétés du Sud mais en l'arrimant à la classe moyenne. Envisager la famille comme un lieu d'investigation des dynamiques de la mondialisation n'est pas d'une grande nouveauté⁴. Ce qui est par contre un peu plus original est le fait de choisir une famille de la classe moyenne. De fait, exception faite déjà un peu daté de l'ouvrage de Shana Cohen que l'auteure mobilise plus qu'elle ne l'actualise⁵, on dispose de peu d'études actuelles s'intéressant à la vie quotidienne et aux caractéristiques de ce pan médian de l'espace social dans le monde arabe en général et au Maroc en particulier. En cela les travaux sur cette région du monde sont bien au diapason de ce qui se fait ailleurs tant il est vrai qu'ici comme là « le concept de classe sociale a perdu de sa centralité »⁶. Il est cependant dommage que mise sur la piste de la classe moyenne, l'auteure ne l'étudie qu'au prisme de son questionnement sur la mondialisation et n'en fasse qu'une donnée parmi d'autres de son investigation. Ce qui n'empêche pas d'aboutir à quelques résultats à son propos très pertinents mais presque incidemment, alors que ceux qu'elle pense les plus saillants, à savoir le fait que la mondialisation s'impose à tou.te.s et modifie les modes de consommation et les opportunités de travail, sont, au final, relativement triviaux. Après tout pourquoi en aurait-il été autrement au Maroc ? Cette remarque en forme de boutade, n'enlève rien au double intérêt de l'ouvrage : d'un point de vue factuel, il est riche de descriptions toujours instructives et souvent très bien rédigées sur le quotidien d'une famille marocaine ; d'un point de vue disciplinaire voire théorique il permet de réfléchir aux myopies d'une anthropologie focalisée sur les appropriations culturelles de la mondialisation qui ne prend pas toute la mesure de ce que ces dernières disent des structures sociales. En effet, alors que l'auteure pense démontrer que le Maroc actuel se caractérise par « la nostalgie et la lutte pour le maintien de l'identité locale » (p.19), l'ouvrage en dit bien plus sur la fragilité de la classe moyenne voire l'insoutenable légèreté de son existence.

¹ A l'instar d'Oscar Lewis qui fait l'autobiographie d'une famille mexicaine, cf. Oscar Lewis, *Les enfants Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris, Gallimard, 1978 [1961]

² Stéphane Beaud, *La France des Belhoumi. Portraits de famille (1977-2017)*, Paris, La Découverte, 2018.

³ Sans fournir une liste exhaustive, Jonathan X. Inda et Renato Rosaldo (eds), *The Anthropology of Globalisation. A Reader*, Maiden-Oxford, Blackwell Publishers, 2002.

⁴ On se rapportera avec intérêt au numéro que consacrait en 2006 la revue *International Journal of Sociology of the family* à la globalisation, cf. « Globalization and the family », *International Journal of Sociology of the Family*, vol.32, n°2, autumn 2006.

⁵ Shana Cohen, *Searching for a Different Future : The Rise of Global Middle Class in Morocco*, Durham, NC, Duke University Press, 2004.

⁶ Anthony Burlaud, Gérard Mauger, « Les sociales sociales en question(I) », *Savoir / Agir*, n°48, 2009, p. 9.

Co-auteurice, avec David Crawford, professeur de sociologie et d'anthropologie à la Fairfield University, d'un ouvrage qui fait référence sur la « compréhension culturelle » du Maroc contemporain⁷, Rachel Newcomb a une ville de prédilection, Fès⁸. Forte de sa familiarité construite sur plus de vingt ans avec une famille fassi, elle se focalise, dans cet ouvrage-ci, sur les traces et effets de la mondialisation dans les pratiques quotidiennes de ses membres. Reformulée dans ses termes, la question centrale est la suivante : « qu'est-ce qu'une journée typique dans la vie d'une famille de la classe moyenne marocaine nous dit de la culture, de la cuisine, de la santé et des évolutions des dynamiques de la famille dans un monde de plus en plus globalisé ? » (p.3). Question simple mais réponse foisonnante qui lui permet d'aborder aux côtés de thématiques classiques comme le travail ou le logement, des aspects plus originaux des déclinaisons de la mondialisation comme les mariages transnationaux, les traitements contre l'infertilité ou encore les régimes alimentaires. Structuré en cinq chapitres, le livre témoigne du réel savoir-faire anthropologique de son auteure : l'usage de verbes en guise de titres pour quatre d'entre eux (se reproduire, travailler, consommer et habiter), le fait que chacun s'ouvre sur une capsule ethnographique et, enfin, la maîtrise des allers-retours entre des savoirs de référence et les observations menées. Quiconque connaissant un peu le pays se trouvera en terrain familier mais tout comme le parfait néophyte il en apprendra aussi beaucoup de manière très plaisante.

R. Newcomb choisit donc de retracer les préoccupations et de rendre compte des situations des différents membres d'une famille, qui bien que portant un nom prestigieux, les Benjelloun, n'ont qu'un lien très tenu avec la branche la plus aisée et renommée. Composée de la mère, de ses deux filles et de ses trois fils, cette branche-ci est bien plus modeste. Si le père, décédé, était fonctionnaire, les enfants ont des situations professionnelles et conséquemment des revenus bien moins stables : une des filles est enseignante dans le privé, les fils naviguent entre chômage, secteur informel et immigration et la dernière fille est femme au foyer. On aura compris en reliant cette simple énumération au sommaire de l'ouvrage la logique de la structure générale : c'est en suivant chaque membre de la famille que les différentes thématiques se déploient. Ainsi l'expérience migratoire de l'un des fils entre le Maroc et l'Espagne fournit la matière au chapitre sur les mariages transnationaux, le chemin de croix suivie par l'enseignante dans le privé pour avoir un enfant donne lieu aux analyses sur la procréation médicalement assistée, les choix faits au marché et en cuisine de la mère au foyer permettent d'illustrer le chapitre sur la consommation, les difficultés du fils aîné à maintenir sa petite boutique de vêtements d'occasion à flots structurent la partie sur le travail et enfin, les séjours du cadet au chômage dans les maisons des uns et des autres et ses pérégrinations en ville ouvrent la réflexion sur les affres de l'habitant.

Partant d'une délimitation statistique basée sur les revenus, l'auteure s'en tient à une appréhension positiviste de la classe moyenne⁹ alors même qu'elle en décrit le mode de vie et que, très finement, elle en explore les aspirations, souvent contrariées, et les difficultés, toujours réelles. Ainsi alors même que son matériau aurait pu l'amener à travailler la notion wébérienne de « condition de classe » avec ce qu'elle contient de revendication de considération sociale, ces éléments de réflexion sont abrasés par le questionnement sur la mondialisation. Bénéficiant tous d'un confort aussi relatif que précaire, l'auteure peut, à juste titre considérer les enfants Benjelloun comme représentants de ce que la classe moyenne marocaine est devenue, à savoir moins la détentrice d'un capital financier

⁷ David Crawford, Rachel Newcomb (eds.), *Encountering Morocco : Fieldwork and Cultural Understanding*, Bloomington, Indiana University Press, 2013

⁸ Ville de son précédent ouvrage, *Women of Fes. Ambiguities of Urban Life in Morocco*, University of Pennsylvania Press, 2009.

⁹ Ce qui l'amène à considérer comme appartenant à cette classe les individus dont les revenus se situent dans une fourchette allant de 3 100 à 5 000 dirhams par mois (soit de 295 à 460 euros environ).

la mettant vraiment à l'abri du besoin que disposant de ressources tout juste suffisantes pour faire face aux changements induits par la mondialisation. Faire face ne signifie pas ici en bénéficier pleinement mais en avoir connaissance et y avoir accès souvent grâce à l'aide des réseaux et des liens familiaux. Là l'investigation met bien l'accent sur ce qui a été démontré ailleurs, à savoir l'importance des réseaux familiaux et sociaux comme compléments indispensables à la vie dans ce Maroc globalisé. Si certains ont pu faire une analogie entre le réseau familial et une banque dans son rôle de soutien à ses membres, R. Newcomb considère, à raison, que cette « caractérisation est bien trop mécaniste voire utilitariste » (p.83) tant elle peine à décrire ce dont il est vraiment question : le remboursement au sens strict est rarement attendu précisément parce toutes et tous ont conscience que le prêteur d'aujourd'hui peut être l'emprunteur de demain. Sans oublier que les transactions financières ne sont pas les seules à circuler entre les membres : du temps, du capital social et d'autres formes d'échanges immatériels sont également en jeu. Plus que de l'entraide et moins que de l'assistance, les liens de dépendance sont consubstantiels à cette classe sociale qui pour se maintenir moyenne se doit d'être synallagmatiquement liée à d'autres segments de l'espace social. Mais qui, à suivre R. Newcomb, ne doit rien ou si peu au politique. A cet égard, il est intéressant de relever l'absence, tout au long des pages, de la moindre institution ou de la plus petite demande et manifestation d'Etat. Certes il ne s'agit pas ici de faire l'injuste reproche de ne pas être politiste mais juste de mentionner qu'il est un peu frustrant, alors même que le site d'observation aurait pu être idéal, que les questionnements sur les rapports au politique voire à l'Etat soient aussi ténus quand ils existent. *A fortiori* quand on sait que dans le monde arabe comme ailleurs, l'Etat a longtemps détenu le monopole de l'attribution des titres d'appartenance à la classe moyenne à travers les diplômes et la fonction publique. En contournant la dimension politique c'est toute cette réflexion qui est escamotée alors même qu'elle aurait pu s'inscrire dans le questionnement sur la mondialisation et ses effets globaux.

Quoi qu'il en soit, les tranches de vie quotidienne que l'enquête nous fait partager de la famille Benjelloun sont bien utiles à la compréhension du Maroc contemporain, sans conteste globalisé mais tout aussi incontestablement problématique du point de vue de la stratification sociale. A ce titre, rien n'est plus éloquent que lorsque R. Newcomb écrit que depuis qu'elle connaît le pays « [elle] n'a jamais été témoin d'une quelconque mobilité sociale au sein des familles » (p. 94). La lancinante nostalgie qu'elle perçoit comme émanant de ces échanges avec les enquêtés est peut-être moins celle d'un pays préservé et « authentique » que celle d'une époque où un fonctionnaire pouvait faire vivre confortablement une famille et éduquer ses cinq enfants.

Assia Boutaleb
Paris 1-CESSP